



**HAL**  
open science

## Quand l'Italien est heureux... (préface)

Anne Simon

► **To cite this version:**

Anne Simon. Quand l'Italien est heureux... (préface). Davide Vago. Le Tissage du vivant : écrire l'empathie avec la nature (Pergaud, Colette, Genevoix, Giono), Presses universitaires de Dijon, pp.9-12, 2023, 978-2-36441-477-8. hal-04360430

**HAL Id: hal-04360430**

**<https://ens.hal.science/hal-04360430v1>**

Submitted on 21 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Davide Vago, *Le Tissage du vivant (Pergaud, Genevoix, Giono)*, préface d'Anne Simon, Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2023.

## Préface

### « Quand l'Italien est heureux »...

Proust fut l'intercesseur de ma rencontre avec Davide Vago, à Milan en 2009, lors de sa passionnante soutenance de thèse, sur la couleur dans *À la recherche du temps perdu*. Une longue et amicale fréquentation a suivi, qui a conduit à de nombreux travaux communs, autour notamment du groupe de recherche fédéré par le Pôle Proust. Comment cet écrivain réputé pour ses qualités d'introspection et de critique du monde social peut-il orienter vers un questionnement sur la capacité du langage littéraire à rendre compte de notre entrelacement avec les bêtes et le monde sensible ? C'est pourtant lui, avec d'autres auteurs comme Giono ou Genevoix, qui m'avait ouvert, au tournant des années 2000, les chemins de la zoopoétique – ces études animales littéraires fondées sur un dialogue avec les sciences du vivant, tout comme avec la philosophie et l'éthique –, et plus généralement ceux de l'écopoétique. En effet, l'*oikos* renvoie à l'habitation d'un monde situé – un monde incarné dans un lieu tels un « pays » ou une terre, animé par les mouvements des vivants, élémentaire comme l'eau, le feu et les passions. C'est bien ce lien sensible et émotif qui unit l'enfant d'*À la recherche du temps perdu* au village de Combray, village inaugural à tous les plans. Et pour peu que le peintre ou l'écrivain sache évoquer « les rares moments où l'on voit la nature telle qu'elle est, poétiquement<sup>1</sup> », décantée des « démarcations » du jugement, alors résonne « le *la* de l'impression première<sup>2</sup> ». Quant aux bêtes, elles ne cessent de se frayer une voie entre les lignes du roman – mais il fallait pour les percevoir chausser les bons « verres optiques<sup>3</sup> », aptes à éclairer ces têtards, mouettes, sangsues, saumon, boa et protozoaires qui constituent un bestiaire tellement inattendu qu'un Barthes hésite : « Proust, il me semble, aucun animal dans l'œuvre<sup>4</sup> ».

Ce regard qui se dessille pour lire autrement l'œuvre de Proust mais aussi pour envisager la littérature comme un mode d'accès et de relation au sensible et aux vivants, on ne s'étonne plus de le retrouver chez Davide Vago, lui aussi abreuvé à la source vive de la pensée de Maurice Merleau-Ponty. C'est précisément parce qu'il a travaillé sur la vision, le chromatisme,

---

<sup>1</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, II, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », Paris 1987, p. 192 ; *ibid.* pour la citation qui suit.

<sup>2</sup> *Ibid.*, II, Esquisse XLVIII, 1988, p. 949-950.

<sup>3</sup> Marcel Proust, *ibid.*, IV, p. 504.

<sup>4</sup> Roland Barthes, *La Préparation du roman I et II. Cours et séminaires au Collège de France (1978-1979 et 1979-1980)*, Nathalie Léger éd., Paris, Seuil, « Traces écrites », 2003, p. 104.

la sensation brute, l'histoire de la couleur chez Proust, c'est, aussi, parce qu'il s'est laissé gagner par cet amour pour un langage qui n'est pas un empêchement, mais un des lieux même de la relation au monde, que l'écopoétique est naturellement devenu son terrain de prédilection. À partir de 2015, le travail de Davide Vago amorce donc un tournant qui lui tient à cœur : celui de l'ouverture de l'écriture à l'altérité, y compris dans la difficulté, celui de l'empathie et du vitalisme... Sans quitter Proust, qu'il aborde par des biais qui rejoignent en réalité ce chemin – comme la voix et le sonore –, il se lance dans l'écocritique et l'écodiscours, en étant l'instigateur d'un des colloques pionniers en Italie<sup>5</sup>, organisé avec Elisa Bolchi et Marisa Verna, autre proustienne passionnément attentive à la chair du langage.

Davide Vago se penche sur des écrivains importants en leur temps, Louis Pergaud et – avant sa panthéonisation en 2020 – Maurice Genevoix, que seuls quelques critiques attentifs à leur prose sensuelle avaient abordés, et qui faisaient désormais partie d'un corpus d'études renouvelées au sein du programme Animots<sup>6</sup>. Ce dernier reconsidérerait en effet à nouveaux frais l'histoire littéraire, à l'aune des humanités écologiques – adjectif plus plaisant que celui d'« environnemental » qui laisse croire que les jours font tourner leur ronde autour de l'humain exclusivement... La relation de Colette à la nature et à l'animalité était certes connue ; je n'en avais pas moins tenu à attirer l'attention de Davide Vago sur son œuvre, tant elle pouvait nourrir son étude sur l'empathie et l'hybridité : sortant des sentiers battus, il a su en restaurer les différentiels stylistiques, dans une prose critique qui s'enroule avec bonheur autour « des entrelacs d'hirondelle, des volutes végétales » chère à l'autrice des *Vrilles de la vigne*, mais aussi autour des ambiguïtés d'une animalité humaine tantôt subversive, tantôt familière. Que douce est la nudité d'Elle, l'humaine chérie, sans les « peaux de linge et d'étoffe<sup>7</sup> » dont elle se recouvre, murmure Toby-Chien ; que fraîche est cette prose, dont Davide Vago montre, pour reprendre ses termes, par quelles « ruses » elle parvient à nous faire pénétrer un « univers mental » différent du nôtre, ou à évoquer des reflets et des échos bien plus complexes qu'une simple projection. Enfin, Jean Giono, romancier majeur du XX<sup>e</sup> siècle, épris d'Italie, d'air et de chair, peine encore aujourd'hui, malgré les efforts déployés par les spécialistes<sup>8</sup>, à obtenir au sein de l'université la place immense, qui devrait être évidente, que son œuvre mérite. Davide

---

<sup>5</sup> Les actes de ce colloque qui s'est tenu en 2015 à l'université catholique de Milan ont été publiés en 2016 dans *L'Analisi linguistica e letteraria* :

<https://www.analisilinguisticaeletteraria.eu/index.php/ojs/article/download/216/159>. L'ensemble des liens indiqués dans les notes ont été consultés le 29 janvier 2023.

<sup>6</sup> Soutenu à partir de 2010 par l'Agence nationale de la recherche, le programme Animots a donné lieu à de nombreuses activités (<https://animots.hypotheses.org/anr-2010-2014>) et à un carnet de veille et de recherche en zoopoétique et zoesthétique.

<sup>7</sup> Colette, *Dialogues de bêtes* [1930], Paris, Gallimard, « Folio », p. 45.

<sup>8</sup> Souhaitons longue vie à l'Association des amis de Jean Giono : <http://www.rencontresgiono.fr/> !

Vago s’y attelle, en passionné : « quand l’Italien est heureux, il le sait. Il lui faut aussitôt faire du prosélytisme<sup>9</sup> » !

Pari réussi, puisque dans ce recueil d’articles remaniés et augmentés, mais aussi enrichi d’un inédit sur Colette, Davide Vago, qui propose pour commencer un état de l’art à la fois clair et nuancé, contribue à ce vaste renouvellement du canon littéraire, tout comme au déploiement de problématiques écopoétiques ancrées dans la linguistique et la stylistique. Il mobilise notamment les travaux cruciaux d’Alain Rabatel portant sur le point de vue/PDV, qui ont constitué un tournant majeur dans le champ de l’analyse du discours, du dialogisme avec le lecteur et plus largement des études linguistiques. Sophie Milcent-Lawson avait ouvert la voie en s’appuyant sur eux pour proposer une série de contributions axées sur les perspectives animales, dont un article fondateur sur les zoographies pour le premier collectif européen dédié à la zoopoétique<sup>10</sup> : voie très précise et novatrice, qui explore zoofictions et imaginaires zoolinguistiques chez Pergaud, Genevoix et Giono comme chez tant d’autres, et qui court du discours représenté (onomatopées et autres paroles de bêtes) au DIL (discours indirect libre), du PDV embryonnaire au PDV imputé, de l’attention portée aux figures rendant compte des synesthésies et des rythmes à une théorie de la polyphonie et du détail en littérature<sup>11</sup>. Élargissant son approche à l’écopoétique tout en focalisant son étude sur l’empathie, Davide Vago s’inscrit dans ce renouveau stylistique de façon extrêmement féconde, à partir de ses orientations singulières, avec notamment un ancrage dans la phénoménologie, un passage par les sciences du vivant et un souci didactique, au sens le plus noble du terme, qui le conduit non seulement à proposer des micro-lectures passionnantes de tel ou tel passage, ou des analyses plus vastes sur tel ou tel motif, mais aussi à construire un panorama historique des études qui ont précédé son travail et à rendre compte de l’état de la recherche sur l’empathie. Que dire, enfin, du désir qui est le sien de partager l’écopoétique de langue française avec un public italien, et de son énergie pour opérer ces transferts interculturels qu’il n’a de cesse de mettre en œuvre depuis plus d’une décennie ?

« Réseau » et « trame » sont des termes éminemment proustiens : je ne peux m’empêcher de les ressaisir dans le filigrane de ce « tissage du vivant » cher à Davide Vago,

---

<sup>9</sup> Jean Giono, *Voyage en Italie*, 1954, Paris, Gallimard, « Blanche », p. 69.

<sup>10</sup> Sophie Milcent-Lawson, « Zoographies. Traitements linguistique et stylistique du point de vue animal en régime fictionnel », in « Zoopoétique. Des animaux en littérature moderne de langue française », actes du colloque de Princeton University (2014), André Benhaïm et Anne Simon dir., *Revue des Sciences humaines*, n° 328, 2017, p. 91-106. Alain Rabatel se tourne alors à son tour vers le PDV animal, avec un article important, « Du “point de vue” animal et de ses observables », in Hugues Constantin de Chanay et Steeve Ferron dir., *Le Discours et la Langue*, t. 9.2, 2017, p. 147-158.

<sup>11</sup> L’essai présenté par Sophie Milcent-Lawson lors de son Habilitation à Diriger des Recherches, soutenue en 2020, est en cours de publication.

attentif à la texture des textes – dont certains qu’il nous fait découvrir ou redécouvrir – et à leurs fils emmêlés dans les voies des bêtes et les chemins des humains, dans les souffles qui font bruire les arbres et respirer les sols. Trois des quatre auteurs choisis, nés dans la dernière partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ont été fracassés par la première guerre mondiale – Pergaud en meurt, sans sépulture autre que la terre et nos mémoires, Genevoix y perd l’usage d’une main et se refuse ensuite à chasser, Giono, en « survivant » à vie, comme il l’écrit en 1934 dans *Refus d’obéissance*, en sort pacifiste à l’extrême – jusqu’au terrible aveuglement lors de la deuxième guerre mondiale. Cette immense violence rencontra trois hommes habités par une intense proximité avec la vie, y compris celle des racines, des sentes, de l’air, des pierres (et je pense à *Jean Le Bleu* de Giono, et à son mur onirique, où le visage d’une femme aux yeux verts sourd du plâtre et du salpêtre, pour se glisser dans l’âme ouverte de l’enfant fasciné). Colette quant à elle ne subit pas la première guerre mondiale dans sa chair, mais si elle la côtoie de l’arrière, en portraitiste du quotidien de Paris – de ses soucis comme de ses travers –, elle écrit aussi sur les hommes qui meurent, sur fond de terre désertée, ravagée, inhabitable : « Un millier de bûches, debout, tranchées toutes à hauteur d’homme, s’appelaient un petit bois, dans le temps où ce pays comptait des bois, des oiseaux, des habitants et leurs demeures<sup>12</sup> »...

Par-delà cette souffrance éprouvée collectivement et intimement, par-delà une obsession partagée de l’omniprésence de la mort ou de la cruauté et un ancrage dans un terroir singulier, par-delà leur don pour se projeter dans d’autres façons d’animer la vie et nous donner à les entendre selon des techniques complexes, ce qui les unit au premier chef dans le tissage savant de Davide Vago, ce sont la « joie », et le « mystère ». Joie fragile, mystère qui invite à l’exploration, mais aussi complicité de toutes les heures, dans la sensuelle et sauvage « rondeur des jours<sup>13</sup> », pour reprendre cette expression magique qui fait tourner et retourner Davide Vago autour de Giono, de Pergaud, de Genevoix, de Colette – qui savait bien que « la ronde des bêtes » danse avec celle des jours. Autant d’auteurs et autrice qui lui sont, aussi, un appel pour des lendemains et des langages à chérir.

Anne Simon

Directrice de recherche, CNRS – ENS, République des Savoires

---

<sup>12</sup> Colette, *Le Matin*, 2 janvier 1919 (cité dans Colette, *Une Parisienne dans la Grande Guerre*, articles sélectionnés par Frédéric Maget, Paris, L’Herne, 2014).

<sup>13</sup> Jean Giono, *Rondeur des jours*, in *L’Eau vive, Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, 1974, p. 191-195.